

# Sébastien Cuvelier

# Paradise City

Cette année, notre coup de cœur du festival montpelliérain Les Boutographies s'appelle "Paradise City". La série de Sébastien Cuvelier nous plonge au cœur de l'Iran d'aujourd'hui. Parti sur les traces d'un oncle décédé, le photographe belge a su se jouer des fantasmes et des clichés pour nous emmener dans sa quête d'un ailleurs, à la découverte d'un pays à la fois bien réel et tissé de rêves. *Michaël Duperrin*



Le mot paradis vient du persan et désigne étymologiquement un jardin clôturé. Sébastien Cuvelier a traqué en Iran les métaphores visuelles d'un ailleurs paradisiaque.



**Votre pratique de la photographie paraît être intimement liée à l'expérience du voyage...**

Je n'ai aucune formation en photo. J'ai d'abord commencé par voyager, J'avais envie d'en garder des souvenirs, et je me suis mis à photographier pour conserver la trace de mes voyages. Puis, à un moment, ça s'est inversé : j'ai commencé à voyager pour des projets photographiques. Je suis d'un naturel très curieux, j'aime voyager à un rythme lent, en dehors des lieux touristiques, être chez l'habitant, voir où et comment les gens vivent, me balader dans des lieux pas forcément pittoresques ou attirants, mais plus parlants d'un point de vue sociologique. Il n'y a qu'en voyageant que l'on peut se rendre compte de la diversité des cultures. Il doit y avoir dans ma tête un anthropologue raté. Je suis fasciné par tout un tas de choses : le langage, les coutumes, les modes de vie, les habitats, les civilisations, l'histoire...

**D'où vient le voyage en Iran et le projet Paradise City ?**

Le point de départ est très personnel : mon oncle a voyagé en Iran pendant l'été 1971. Il avait 22 ans, était étudiant et passionné d'histoire. Il rêvait de découvrir Persépolis, dont on parlait beaucoup à l'époque, car l'Iran célébrait les 2500 ans de l'Empire perse. Il a acheté un combi VW et il est parti avec deux amis. Après la mort de mon oncle, je suis tombé sur le récit de voyage qu'il avait écrit. C'était comme de redécouvrir quelqu'un après sa mort. Je regrettais de ne pas l'avoir mieux connu, réalisant que nous avions plein de points communs, la curiosité, le goût des voyages, un côté passionné. Je me suis dit qu'il y avait quelque chose à faire. J'y ai pensé pendant dix ans avant de franchir le pas. C'était vraiment quelque chose qui me tenait à cœur, et je me suis décidé à y aller.

Lors de mon premier voyage, je n'avais pas d'attente ou d'idée précise, je voulais suivre

à peu près l'itinéraire qu'avait emprunté mon oncle, sans chercher à retrouver les endroits exacts. Évidemment mon voyage a été très différent du sien : 46 ans plus tard, sous un autre régime, tout ou presque a changé. Mais je me suis rendu compte que le point commun entre son voyage et mon projet, c'est qu'il y avait toute une part de projection, de quête, d'envie d'ailleurs, qui m'a aussi conduit là-bas. En arrivant à Persépolis, j'ai pleuré, alors que les ruines ne me touchent pas trop. Mais savoir que j'étais là parce que mon oncle y est allé 46 ans plus tôt, que c'était son rêve, et pouvoir voir la même chose que lui, c'était très chargé d'émotion. Le projet est parti dans une direction qu'au départ je n'imaginais pas. C'est sans doute mon travail le plus personnel, même s'il ne parle pas directement de mon oncle.

**Quel est le sujet de Paradise City ?**

Paradise City parle d'un pays autre que le mien, des gens qui y vivent et de leurs rêves,



Sébastien Cuvelier tenait à mettre les femmes en avant. À la fois pour l'apport esthétique de leurs tenues, et parce qu'elles sont les plus affectées par la charia, la règle doctrinale qui restreint leur rôle dans la société et leur liberté.



Le photographe préfère ne rien dire des circonstances de prise de vue et préserver le mystère de cette image. Faut-il y voir la métaphore d'un pays prêt à s'embraser, ou d'une face obscure de la religion qui fait que certains vont chercher ailleurs leur paradis ?

mais ce sont aussi un peu mes rêves. Le sujet est intimement lié à l'Iran, c'est l'histoire d'une population qui vit enfermée dans un jardin clôturé. Le mot paradis, qui vient du persan, désigne originellement un "jardin clôturé". Lorsque les Grecs ont conquis l'Empire perse, ils étaient fascinés par les jardins qu'ils découvraient, et ils ont adopté ce mot qui a donné "paradis". Aujourd'hui

plus en plus connectée et éduquée veut s'échapper, par la pensée ou physiquement. Ils cherchent tous cette Paradise City, qui existe peut-être, ailleurs, en Europe ou aux États-Unis, ou qui n'existe pas, ou qui est peut-être la ville où ils vivent en Iran, mais dans une configuration différente, dans un temps différent, passé ou futur. Pour le gouvernement, la ville de Paradise City est

*“Cette ville et ce que les gens m'ont raconté de leurs rêves constituent le cœur du sujet.”*

on parle encore du Paradis comme d'un jardin, par exemple le jardin d'Eden. "Paradise city" est le nom d'une ville nouvelle construite par le régime iranien au milieu des montagnes. Et c'est aussi le titre d'une chanson très connue des Guns N' Roses, dont le refrain est "Take me down to the Paradise City, where the grass is green and the girls are pretty". Pour moi, l'Iran d'aujourd'hui est un jardin clôturé, un pays duquel une population de

vraiment un paradis où les gens doivent habiter. Mais pour ceux qui y vivent vraiment, le paradis n'est pas là. C'est ce que dit la chanson de Guns N' Roses : cette Paradise City où l'herbe est plus verte, et les filles sont plus jolies, c'est la quête universelle de l'ailleurs. Cette quête est encore plus criante en Iran, où le peuple se sent politiquement opprimé, surtout les femmes, et jusque dans leurs tenues vestimentaires. Plus on est opprimé et emprisonné, plus

on a envie d'aller ailleurs. C'est vraiment cela mon sujet : cette métaphore d'un ailleurs, d'une ville paradis.

**À quel moment a émergé cette idée de Paradise City en lien avec la chanson des Guns N' Roses ?**

Avant de partir la première fois début 2017, j'étais tombé sur des photos de Paradise City ; j'ai voulu aller voir cette ville par moi-même. Je ne savais pas exactement où elle se trouvait mais à force de chercher, de poser la question, j'ai fini par trouver comment m'y rendre. L'endroit m'a paru dingue et j'en ai pris des photos. À mon retour, je me suis rendu compte que cette ville et ce que les gens m'avaient raconté de leurs rêves constituaient le cœur du sujet. Lors de mon deuxième voyage, quelques mois plus tard, j'ai tâtonné pour bâtir ma vision, car je n'étais pas encore sûr de ce que je faisais. Deux mois après, je suis reparti pour trois semaines, et là, je savais exactement où je voulais aller et le genre d'image que je recherchais. ➤





La ville nouvelle  
de Paradise City a  
poussé ces dernières  
années sur les  
contreforts du mont  
Damāvand. Elle se veut  
à la fois une réponse  
au problème du  
logement et un  
symbole architectural  
des réalisations du  
régime de Téhéran.





**Quel était ce type d'images que vous recherchiez ?**

Je voulais des images très métaphoriques, qui évoquent une notion de paradis et ce que les gens ont en tête, des images colorées, de jardins, que l'on puisse lire à un double niveau, et j'avais envie d'aller dans une région du sud de l'Iran que beaucoup considèrent comme un paradis. Il y a notamment l'île de Kish, qui est un peu l'île de la tentation version iranienne. J'avais entendu dire que les règles y sont plus coulantes, qu'il y a moins de pression, que les gens peuvent se baigner... J'imaginais un endroit hors du temps, à la limite du kitsch, et qui s'est avéré l'être totalement ! Puis j'ai découvert dans le sud d'autres endroits, dont l'île d'Ormuz et sa plage habitée par des artistes et des hippies. J'ai vécu là quelque chose de tout à fait décalé par rapport à ce qu'on imagine de l'Iran actuel. En quelque sorte j'ai trouvé mon propre paradis ! Bien sûr je n'avais pas d'images précises en tête, il y a toujours une part de hasard : jamais je n'aurais imaginé trouver une cour avec un palmier desséché baigné dans une lumière rose. Mais je savais que je voulais des images qui évoquent une notion de paradis, avec des couleurs, de l'eau, de la végétation. Quand on tombe dessus, par hasard, il faut être prêt à reconnaître et saisir l'opportunité de faire une photo. C'est une question de préparation mentale, de mise en condition.

**Il semble qu'il y a plusieurs strates dans vos images : les lieux réels, architectures ou paysages, mais aussi une dimension d'images mentales – sans être oniriques – et une dimension plus politique ou sociale...**

C'est ce que j'ai cherché à faire. Et ce qui était compliqué aussi. J'ai toujours tendance à complexifier mes projets, à vouloir y faire entrer plusieurs couches. J'aime les choses complexes, mais parfois ça en

*“Il y a dans ces images un côté mélancolique, un peu hors du temps.”*

rend la lecture pas simple. Martin Parr dit qu'un projet doit pouvoir se résumer en une seule phrase, que sinon c'est trop compliqué ; mais je ne suis pas d'accord. Je suis persuadé qu'un projet intéressant doit être un minimum complexe, que ça ne peut pas être trop simple. J'aime qu'il y ait plusieurs niveaux de lecture dans un travail, pour que les gens puissent y trouver le leur.

**L'écriture de Paradise City paraît différente de celle de vos projets précédents. Comment avez-vous traité visuellement ce sujet ?**

À la question de savoir si l'écriture est différente, je dirais “oui et non”. La composition des images est assez cohérente avec ce que j'ai fait avant. Je suis un ayatollah du ca-

drage ! Quand je vois une scène, immédiatement, j'ai envie de définir un cadre et que des choses s'y passent, qui peuvent être un peu folles, du moment que c'est bien cadré. Par exemple, je ne supporte pas les lignes qui fuient. Le plus important pour moi, c'est ce que tu mets dans ton cadre et ce que tu n'y mets pas, et l'équilibre à l'intérieur de ton cadre. Ce qui est différent de mes travaux précédents, c'est l'utilisation de la couleur qui m'a beaucoup inspiré en Iran. Téhéran est une ville très grise et sale, mais il y a aussi des touches de couleurs partout : de la végétation, des fleurs, des graffitis de fleurs. J'ai commencé à rechercher ces touches de couleur que j'ai fait ressortir en post-production. J'ai trouvé que cela avait du sens pour le projet. Il y a dans ces images un côté mélancolique, un peu hors du temps, avec des couleurs qui donnent un sentiment mêlé de tristesse et de joie. Les gens là-bas sont à la fois heureux et pas heureux. Ils veulent aller à l'étranger, mais rester en Iran, il y a un déchirement permanent. C'est le projet qui impose le style. Ce projet avait davantage besoin de la couleur que d'autres, mais je n'ai pas l'impression d'avoir changé ma façon de faire.

**Quelle est votre “façon de faire” et de cadrer ?**

J'aime que ce soit rapide et spontané, tout en soignant mon cadrage. C'est lié au fait que j'ai appris à travailler dans la rue en voyage. Il y a une distance au sujet avec laquelle je suis à l'aise. Je ne cadre pas trop serré, j'aime inclure un environnement

dans mes images, qu'il s'agisse des paysages ou des portraits. Je fais quasiment tout au 35 mm et parfois je passe au 20 ou au 50. Je fais tout à main levée, sans trépied. Je veux pouvoir être très mobile, presque invisible. Pour ce projet, je ne voulais pas partir avec un gros reflex et avoir l'air d'un photographe. Au contraire, je voulais pouvoir passer inaperçu et prendre des images de façon anodine. J'ai acheté un Fuji XT-2 et les trois mêmes focales que j'avais avec mon reflex. Je suis ravi de cet appareil, il est léger, maniable, discret et il marche très bien. C'est vraiment fait pour les photographes : je l'ai pris en mains en magasin et j'ai compris en 5 mn comment il fonctionnait. Il n'y a pas de superflu, juste les fonctions essentielles. ➤



Tout un pan de la société iranienne rêve d'un ailleurs et de s'évader d'une société vécue comme étouffante. Des artistes et des hippies ont ainsi trouvé refuge sur l'île d'Ormuz. Ce lieu retiré du monde est paradoxalement un enjeu géostratégique majeur : 35% du pétrole mondial transite par le détroit d'Ormuz, dont l'Iran menace régulièrement de fermer l'accès.





# SÉBASTIEN CUVELIER



© JEREMY PRET

## En 8 dates

- **1975**: Naissance à Arlon en Belgique.
- **2001**: Achat de son premier appareil reflex, un nouveau monde s'ouvre.
- **2009**: Une année en Asie, à voyager seul avec un sac au dos, qui l'aide à définir son regard.
- **2013**: Publication de son premier livre, *Gypsy Queens* : un portrait de la condition féminine dans les riches communautés de Roms
- **2014**: Deuxième livre: *Instant Star*, un trombinoscope au Polaroid de la scène musicale indépendante contemporaine.
- **2015**: Troisième livre: *Eunma Town*, une métaphore sur les rêves de tout un pays, la Corée du Sud.
- **2017**: Trois voyages en Iran au printemps, en automne et en hiver.
- **2019**: Exposition de Paradise City aux Boutographies.



La couleur et les jeux d'ombres et de lumières sont autant de moyens d'évoquer de façon sensible les rêves et aspirations des Iraniens.

**Les images de Paradise City sont assez diverses, ça n'a sans doute pas été simple de tricoter tout cela ensemble. Comment avez-vous procédé pour l'editing de ce travail ?**  
En effet ce n'est pas simple. En premier lieu il y a la difficulté liée aux conditions

de prises de vues : je suis parti trois fois à des saisons différentes et j'ai pris des photos dans des environnements très divers. J'ai vu la pluie, le soleil, la neige, la mer, la montagne, le désert aride... Je n'ai pas conservé les images où il y a de la neige, parce qu'elles ne fonctionnaient pas visuel-



lement avec les autres. Par ailleurs je me suis posé la question de quelle histoire je voulais raconter et comment. J'aurais pu me focaliser uniquement sur les gens qui fréquentent l'île et la plage d'Ormuz, mais j'avais l'impression que cela aurait été trop cliché : dire que les Iraniens sont persécutés et donc que les hippies se réfugient sur cette plage, ça n'aurait pas été très profond. Ce projet pour moi se compose de plusieurs couches qui se raccrochent l'une à l'autre par un thème qui les relie. J'ai construit l'exposition et la maquette du livre en séparant les choses en deux : d'une part, une optique imposée par le gouvernement, avec notamment la ville de Paradise City, des images très bétonnées, dures, directes, et d'autre part une vision plus libre des choses, avec davantage de nature, des images plus aérées, et des éléments métaphoriques qui sont lisibles à plusieurs niveaux. J'ai envie que l'on puisse suivre un cheminement, un fil rouge qui j'espère se lit entre les images. La maquette du livre est composée avec une première partie plus "directe et gouvernementale", une dernière partie plus libre et métaphorique, et entre les deux une partie où l'on passe de l'un à l'autre.

### Quels sont vos projets ?

L'editing n'est pas fini, cela va encore évoluer. Le livre sera vraiment pour moi l'aboutissement de Paradise City, parce que j'adore les livres, et je pense que l'on peut mieux raconter une histoire avec un livre qu'une exposition. J'aime bien les expositions, mais je trouve leur côté éphémère certes palpitant mais aussi frustrant, alors que le livre permet d'aller à son rythme, d'y revenir où l'on veut, quand on veut. J'ai vraiment envie que ce livre existe. Je vais présenter le projet à quelques éditeurs que j'aime bien, voir ce qu'ils en pensent et si quelque chose est faisable... J'ai déjà une idée assez précise de ce que je veux faire, mais cela va encore évoluer.

J'ai une question récurrente à propos de ce projet : j'aime écrire, et ça me titille d'écrire à propos de l'histoire de mon oncle, mais je ne veux pas trop en dire, donner trop



documentaire, car je crois que ce projet se détache de la réalité brute. Je ne sais pas encore comment le faire, mais je crois que je vais l'écrire...

*"J'ai envie que l'on puisse suivre un cheminement, un fil rouge entre les images."*

d'explications à celui qui regarde, ou commenter les images. Mais d'un autre côté j'ai en moi un journaliste qui se dit : "il faut que j'explique". Mais je ne suis pas journaliste, je n'ai pas besoin d'une approche purement

Sinon je travaille sur le thème des réfugiés au Luxembourg. C'est une commande d'une ONG, l'Œuvre Nationale de Secours Grande-Duchesse Charlotte. D'habitude je ne fais pas de commande, mais

j'ai choisi de faire celle-ci parce que j'ai carte blanche, et qu'il y a une exposition et un livre à la clé. J'ai choisi de suivre 5 réfugiés pendant une année. Chacune de ces personnes à une particularité liée à ses origines, ses croyances. Par exemple il y a un Iranien chrétien qui a quitté l'Iran parce qu'il se sentait persécuté. Je réalise des portraits de ces personnes et tente de trouver des images d'archives diverses ou des articles qui parlent de leur contexte et de leur situation au-delà de leur seule histoire individuelle. Là encore, je n'ai pas choisi la facilité !